

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

- Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

| | | | | | |
|--------------------------|--------------------------|--------------------------|-------------------------------------|--------------------------|--------------------------|
| 10X | 14X | 18X | 22X | 26X | 30X |
| <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input checked="" type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> | <input type="checkbox"/> |
| 12X | 16X | 20X | 24X | 28X | 32X |



SOMMAIRE DES MATIÈRES.

LE COLPORTEUR (Suite) ; POESIE—JOIFS
NAÏVES ; REVUES DES MODES.

LE COLPORTEUR.

[SUITE.]

En sortant de la Fougèraie, le colporteur s'était jeté dans un de ces chemins creux inondés par les eaux pluviales et profondément encaissés qui sont encore aujourd'hui dans le Bocage de la Vendée les seules voies de communication. Il sentait trop bien l'importance de sa mission pour s'exposer à être aperçu avec son singulier fardeau par les gens du village, dont une parreille rencontre n'eût pas manqué d'exciter la curiosité. Il doubla donc le pas, afin de s'éloigner au plus vite du voisinage du hameau, et il se dirigea vers le château de Trézières, dont il connaissait parfaitement le chemin, malgré l'obscurité, qui commençait à devenir de plus en plus épaisse autour de lui.

Cependant, quand il fut à une distance suffisante de la Fougèraie pour n'avoir plus à craindre les indiscrets, le brave homme songea à se reposer quelques instans, autant pour reprendre haleine que pour réfléchir à la bizarre aventure dans laquelle il se trouvait si subitement engagé.

Il était parvenu à un endroit solitaire, au milieu d'une lande couverte de ces genêts de dix ou douze pieds de haut qui servaient si souvent de refuge à cette époque aux familles vendéennes poursuivies par les soldats de la république. Quelques châtaigniers qui bordaient le chemin couvraient de leur feuillage tombant presque jusqu'à terre une herbe fine et drue dont un petit ruisseau sorti du sable de la lande entretenait la fraîcheur. C'était là une station agréable et commode pour le colporteur, car du pied des châtaigniers il pouvait apercevoir à une assez grande distance tout ce qui se passait sur le chemin, et à la moindre alerte il pouvait se jeter dans les genêts, où il eût trouvé un asile sûr pour quelques instans. D'ailleurs, quelle que fût la nécessité de se hâter afin d'arriver à Trézières avant la nuit noire, un autre embarras était venu se joindre aux embarras déjà si grands du porte-balle. L'enfant, qu'il avait pourtant arrangé le plus commodément

possible au-dessus de ses marchandises, soigneusement envelopé dans ses langes, ne semblait pas se trouver bien de ce voyage nocturne, et protestait par ses vagissemens contre cette retraite précipitée.

Cette dernière circonstance décida Courtin. Il déposa donc son fardeau à l'ombre des châtaigniers, et il se laissa tomber à côté, épuisé de fatigue et de chaleur. Ce n'était pourtant pas à lui qu'il devait songer d'abord : son petit compagnon réclamait impérieusement ses secours, et quels secours pouvait lui donner dans ce désert un pauvre marchand ambulancier initié aux roueries de son humble profession qu'aux fonctions de nourrice ? Il prit dans ses bras l'enfant, qui pleurait toujours : c'était une jolie petite créature, fraîche et rose, aux yeux bleus, et dont la bouche mignonne semblait plus habituée à sourire qu'à pousser des cris de douleur. Le brave homme le regarda avec attendrissement, lui donna un baiser sur le front ; mais cela ne remédiait à rien, et les vagissemens continuaient de plus belle.

—Que faire ? que faire mon Dieu ! disait Courtin dans un embarras comique. Au diable soit la commission et le commissionnaire ! et cependant cette pauvre mère... Je ne pouvais pas lui refuser la grâce qu'elle me demandait ! Ce brutal de marchand eût tué ce malheureux enfant, qui n'en peut mais si sa naissance n'est pas parfaitement en règle. Allons du courage, Courtin, mon ami ; tu es habitué à porter de la marchandise de contrebande ; il est vrai que l'autre ne crie pas comme celle-là !

Malgré son inexpérience, il devina pourtant que c'était la faim plus que toute autre chose qui causait les cris de l'enfant. Heureusement il trouva dans un coin de sa balle quelques biscuits dont il était toujours pourvu afin de se rendre favorables les marmots de ses meilleures pratiques. Il trempa l'un de ces biscuits dans l'eau claire du ruisseau et le présenta à l'enfant, qui se tut aussitôt et se mit à sucer avec appétit ce qu'on lui présentait : Peut-être n'était-ce pas la pour lui une nourriture convenable et parfaitement de son goût ; cependant il parut se prêter aux circonstances de la meilleure grâce possible, et avala sans trop rechigner la légère panade de l'apprenti-nourrice ; hientôt même il le remercia par un sourire.

—A la bonne heure donc ! dit le colporteur en s'essuyant le front ; que diable, mon betit bonhomme, il ne faut pas non plus se montrer trop exigeant ! A la guerre comme à la guerre !.

Sans doute l'enfant ne comprit pas les exhortations encourageantes de son protecteur, mais du moins il agit comme s'il les avait comprises. Après ce frugal souper, il s'endormit ; c'était ce qu'il avait de mieux à faire.

Le colporteur, libre enfin de songer un peu à lui-même, réfléchit, tout en puisant avec sa tasse de cuir dans l'eau pure du ruisseau, au parti qu'il devait prendre dans les circonstances actuelles. Courtin, quoi qu'on ait pu penser, n'était pas autre chose que ce qu'il paraissait être, c'est-à-dire un humble marchand ambulancier de Nantes, jovial, insouciant, dont toute la sagacité consistait dans ces temps de troubles à ne se brouiller avec aucun parti, à vendre le plus cher possible à l'un et à l'autre le contenu de sa balle, et à ne laisser supposer à personne qu'il fût plutôt royaliste que républicain. Il avait dit vrai lorsqu'il avait affirmé qu'il n'avait pas eu connaissance du fatal billet glissé furtivement dans ses marchandises. Au château de Trézières, il avait été la dupe de quelque manœuvre dont il comprenait parfaitement le but en ce moment sans en comprendre la cause. Comment le chavlier de Malte avait-il pu glisser le billet ? Était-ce lui qui l'avait écrit ? Était-il réellement le père de cet enfant, quoique Mlle de la Fougeraie eût assuré le contraire ? Enfin comment, lui, Courtin, serait-il accueilli à Trézières quand il allait tomber des nues avec un enfant sur les bras chez un homme qui avait fait vœu de chasteté et qui pourrait trouver la plaisanterie fort mauvaise ?

—Ma foi ! n'importe, dit-il enfin en jetant un regard sur l'enfant, qui déjà sommeillait paisiblement si personne ne veut du gars, je le garderai, moi. . . J'ai promis à sa petite mère de veiller sur lui et je tiendrai ma promesse, foi de Courtin. . . En avant, quand même !

Il rechargea sa balle, arrangea l'enfant par dessus avec de minutieuses précautions, lui couvrit le visage pour qu'il n'eût rien à craindre des branches qui à chaque instant barraient le chemin, et il alla quitter son poste sous les châtaigniers, lorsqu'un cri guttural, aigu, ce cri qu'on a comparé au gloussement du dindon, et que les paysans vendéens poussent en renversant la tête en arrière, se fit entendre tout près de lui comme un signal. Des cris pareils répondirent au premier de distance en distance jusqu'aux extrémités de l'horizon ; plusieurs semblaient sortir des genêts dans lesquels Courtin avait cru pouvoir se cacher en cas de nécessité.

Il comprit tout-à-coup qu'il était tombé au milieu d'un parti de paysans vendéens qui s'avan-

caient sur une longue ligne pour quelque embuscade. Mais où allaient-ils ? Était-ce à lui qu'ils en voulaient ? Le marquis accomplissait-il déjà ses menaces de vengeance ? Courtin se perdit dans ces suppositions ; mais quels que fussent ceux qui approchaient, et quels que fussent leurs projets, il remarqua que les cris semblaient sortir de la partie du chemin qui conduisait à la Fougeraie ; l'autre côté, dans la direction de Trézières était donc libre encore. Après quelques secondes d'hésitation, il résolut de continuer sa route et gagner de vitesse ceux qui peut-être le poursuivaient.

Malheureusement pour l'exécution de ce projet au moment où le colporteur quittait l'ombre protectrice des arbres, il aperçut à la lueur de la lune qui se levait en ce moment, à trente pas environ de lui et sur le chemin même, vers le point où le premier cri s'était fait entendre, un homme en costume de paysan, dont un grand chapeau cachait les traits, mais entre les mains duquel brillait une carabine. Il était trop tard pour rebrousser chemin, car l'étranger avait vu Courtin au moment où Courtin avait vu l'étranger. Le colporteur fit donc bonne contenance et continua sa route comme s'il n'eût pas appelé mentalement tous les saints du paradis à son secours.

Il suivit résolument le chemin qui s'enfonçait en serpentant sous les genêts et les châtaigniers. L'ombre était si épaisse autour de lui qu'il eût pu se cacher sans peine sous les halliers sans être aperçu. Mais outre que sa disparition subite eût pu exciter les soupçons du personnage inconnu qui le suivait de près, le bruit de ses pas sur les feuilles sèches devait le trahir. D'ailleurs à droit et à gauche, à quelque distance du chemin, il entendait un frémissement inégal mais continu dans les buissons, comme celui produit par le passage difficile de plusieurs personnes, et derrière lui s'approchait de plus en plus le mystérieux compagnon de route comme un spectre noir et silencieux. Le colporteur sentait qu'il était cerné de toutes parts.

Tout à coup le personnage qui avait fini par l'atteindre lui posa la main sur l'épaule en lui disant d'une voix basse quoique nullement menaçante :

—Eh bien monsieur Courtin, est-ce ainsi que vous tenez vos promesses à vos amis ?

Courtin tressaillit de joie en reconnaissant le paysan qu'il avait vu quelques heures auparavant à la Fougeraie et qu'on appelait le *Sacristain*. Quoique cet homme fût un fanatique et dévoué au marquis corps et âme, il ne passait pas pour méchant, et sa rencontre dans un pareil moment ne fut pas trop désagréable au colporteur.

—Ah ! c'est vous, sacristain, dit-il en faisant bonne contenance ; eh bien, ma foi, je ne croyais pas vous rencontrer ce soir ! Et où allez-vous donc ainsi à pareille heure ? Est ce que vous allez avec

les gars de la Fougèraie à la recherche des *bleus* ? Si je ne me trompe, ils ne sont pas de ce côté..

—Qui vous a dit que nous allions chercher les *bleus* ? dit le Vendéen d'un ton bref ; ne voyez-vous pas que je suis seul ?

Et comme pour démentir ses paroles, le frêle ment des gerêts des deux côtés du chemin devenait de plus distinct.

Ma foi, balbutia le marchand, qui ne se souciait pas de se vanter de sa découverte, je croyais.. je pensais.. des cris que j'ai entendus tout l'heure..

—Ah bah ! dit la Vendéen d'un air détaché, quelques gars en belle humeur qui retournaient au village.. Mais vous cherchez à me faire oublier ce que vous m'avez promis, monsieur Courtin, et c'est mal à vous.

—Mais.. qu'ai-je-proné ?

—Et cette croix d'argent donc ! cette croix bénite par le pape, qui préserve des balles des républicains et des sorciers..

Courtin reprit toute son assurance. Evidemment ce n'était pas à lui qu'on en voulait pour la moment.

—Ah ! cette croix, dit-il en souriant ; eh bien, sacristain, je veux vous montrer que je ne suis pas un Gascon et que, quoi que vous en disiez, je tiens la parole donnée à un ami ; cette croix, je vous l'ai remise ce soir même si des raisons.. qu'il est inutile de vous dire, ne m'eussent obligé de quitter précipitamment la Fougèraie sans vous avoir vu. La voici ; je prie Dieu qu'elle vous préserve de tout mal.

En même temps il tira de sa poche une petite croix suspendue à un ruban noir, et qu'il présenta au Vendéen. Celui-ci examina à la clarté de la lune le cadeau qu'on venait de lui faire, et il ne put contenir sa joie en reconnaissant qu'on ne l'avait pas trompé au moins sur la qualité du métal.

—Eh bien ! ceci vous portera bonheur, monsieur Courtin, dit-il d'un ton amical, et je veux vous rendre service.

—Parlez, parlez ! dit le colporteur, qui était d'autant plus rassuré qu'il voyait à quelque distance devant lui le château de Trézières, où sans doute il eût trouvé des secours en cas d'attaque.

Le sacristain, qui avait peut-être ses raisons pour ne pas approcher davantage, le retint par le bras.

—Il est bien vrai au moins, reprit-il avec un reste de défiance, que cette croix a toutes les vertus que vous m'avez dites ? ..

—Oui.

—Qu'elle a été bénite par le pape ?

—Et qu'elle préserve contre les balles et les sorciers.

—Eh bien, monsieur Courtin, encore une fois, service pour service : vous allez au château de Trézières, je le sais.. ne vous y arrêtez pas..

—Comment ? que voulez-vous dire ?

—Ne vous arrêtez pas au château de Trézières. C'est un conseil d'ami que je vous donne en échange de votre croix.. Et maintenant nous sommes quittes.. Adieu !

—Mais puis-je savoir..

—Adieu.. dit le Vendéen en replaçant son fusil sur son épaule, et il rentra dans les genêts, derrière lesquels il disparut bientôt.

Courtin s'arrêta. Toutes ses irrésolutions, toutes ses craintes étaient revenues. Sans nul doute le sacristain était de bonne foi dans ses dernières paroles. En récompense du léger cadeau qu'il venait de recevoir, il avait voulu faire entendre au colporteur qu'un danger l'attendait au château de Trézières ; mais de quelle nature était ce danger ? Était-ce Courtin qui était menacé ou l'enfant qui lui avait été confié, ou seulement le chevalier de Torcy, le propriétaire du château qui était devant lui ? Le colporteur se retourna plusieurs fois tantôt vers ces massifs de feuillage desquels sortait comme auparavant un murmure sourd dont il devenait la cause, tantôt vers ce manoir silencieux dont une fenêtre seulement était éclairée. Cependant il se souvint des menaces du marquis s'il n'accomplissait pas exactement la mission forcée dont il avait été chargé, et de ses propres promesses à Mille de la Fougèraie ; d'ailleurs peut-être y avait-il autant de danger à revenir en arrière qu'à pénétrer dans le château. Enfin il était accablé de fatigue, et il ne se sentait plus la force, avec le fardeau énorme qui passait sur ses épaules, d'aller chercher un autre gîte.

Le brave homme n'hésita plus : il fit un mouvement d'épaules pour raffermir sa balle, poussa une légère exclamation d'encouragement et s'avança à grands pas vers Trézières.

Cette habitation qu'on décorait si pompeusement du nom de château méritait pourtant encore moins ce titre que l'humble manoir de la Fougèraie. C'était tout bonnement une vaste maison blanche aux encoignures de briques et dont la date de fondation ne pouvait guère remonter plus haut que le règne de Louis XIV. Aucune apparence de tours, de créneaux ou de fossés n'avait pu lui valoir l'honneur que lui faisaient les gens du voisinage ; mais tel était le respect qui s'attachait dans ce pays antique à tout ce qui tenait à la noblesse qu'on eût cru insulter à la caste

privéligiée en appelant du simple nom de maison de campagne l'habitation d'une noble famille. Cependant avec son toit presque plat, sa vigne en espalier qui grimpaient le long des murailles et les vastes haies qui ceignaient le parc à l'entour, on eût dit plutôt une bonne ferme, habitée par un habile agriculteur roturier, que le manoir d'un fief seigneurial. D'ailleurs les membres de la famille de Torcy, depuis leur établissement dans cette contrée, ne semblaient pas très entichés de ces titres nobiliaires dont tant d'autres de leurs voisins étaient si fiers. On savait que l'ancien propriétaire de Trézières, le père du chevalier, avait été un fougueux disciple de Voltaire et de Rousseau ; la chevalier lui-même, malgré l'espèce de dignité ecclésiastique dont il était revêtu, était un sujet de scandale pour tous les *purs* de son voisinage. Nous avons vu déjà qu'il passait pour un *jacobin* chez ses intolérants compatriotes et ses relations avec quelques officiers de l'armée républicaine semblaient justifier cette assertion. Ces rapports vrais ou faux avaient pris une telle consistance depuis quelques temps, que l'irritation était au comble contre le *faux-frère*, ainsi qu'on l'appelait dans tous le Beaucage, et cette irritation devait amener tôt ou tard, dans cette époque de haines et de discordes civiles, quelque sanglante catastrophe.

Au moment où un vieux domestique de confiance, dont la livrée avait été remplacée depuis par un costume de paysan, vint annoncer l'arrivée de Courtin à Trézières, le chevalier de Torcy, ou plutôt le citoyen Torcy, comme il s'intitulait lui-même en public, était occupé à souper dans une salle basse, lambrassée en bois de cerisier, dont les élégantes sculptures faisaient honneur à l'artiste campagnard dont elles étaient l'ouvrage. Le chevalier était un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, aux manières brusques et pétulantes, au sourire moqueur mais franc. Son costume avait la même simplicité que celui du domestique, cependant quelque bijou oubliés ça et là dans sa toilette eussent fait promptement reconnaître l'aristocrate sous cette défroque de paysan vendéen. Une petite croix blanche brodée sur sa veste, de manière pourtant à pouvoir être cachée au besoin par le parement de l'habit, désignait seule une dignité.

Il venait d'achever un succulent repas dont les restes étaient étalés devant lui sur une table à pieds tors, et il s'était enfoncé dans son fauteuil avec béatitude, regardant tranquillement la flamme vacillante de deux bougies qui brûlaient devant lui dans de lourds chandeliers de cuivre, orsqu ce nom de Courtin vint l'arracher tout à coup à la contemplation muette dans laquelle il tait plongé. Il se redressa vivement et dit au alet avec émotion :

— Courtin... le colporteur qui a passé ici ce matin ? voilà qui est étrange ! Il devait, je crois, coucher à la Fougeraie, et je ne puis comprendre... Qu'il entre, qu'il entre !

Courtin parut un moment après haletant, épuisé ; il déposa sa balle avec précaution sur une chaise, et regarda d'un œil d'envie les mois étalés sur la table. Le chevalier fit signe au domestique, qui sortit aussitôt.

— Et bien ! mon ami, dit-il au colporteur en s'approchant de lui d'un air inquiet, qui t'amène ici à pareille heure ?

— Monsieur, dit Courtin tranquillement en prenant dans l'ombre quelque chose qu'il présentait au chevalier, vous m'avez chargé ce matin à mon insu d'un petit billet dont je vous apporte la réponse.

En même temps il enleva rapidement le mouchoir blanc qui recouvrait l'objet qu'il présentait au chevalier, et il laissa voir l'enfant, qui, effrayé par la lumière subite des bougies, se mit à vagir plus fort que jamais.

— Un enfant ! s'écria le chevalier avec un étonnement inexprimable. Que signifie...

— Cela signifie, monsieur, que si vous êtes bon père, vous ferez donner bien vite du lait à ce pauvre petit gars qui en a autant besoin que moi d'un verre de quelque chose...

— Moi ! son père ! Je ne comprends pas...

— Je n'y comprends pas grand'chose non plus, monsieur ! Mais, croyez-moi, abrégeons les explications, car, si je ne me trompe, dans quelques instants vous serez attaqué ici, et vous aurez pour vous défendre plus grand besoin d'actions que de paroles... Un mot d'abord : vos gens sont-ils nombreux et bien armés ?

— Il n'y a que deux domestiques, une femme de charge et moi dans le château... Mais, au nom de Dieu ou du diable, diz-moi ce qui te fait parler ainsi.

En quelques mots le colporteur apprit à M. de Torcy tout ce qui était arrivé à la Fougeraie. Quand il en vint à l'indice du billet qui avait fait reconnaître au marquis le véritable père de l'enfant de sa fille, le chevalier l'interrompit avec chaleur :

— Je ne suis pas le père de cet enfant s'écria-t-il, je n'ai pas écrit cette lettre ; il est vrai que c'est moi qui l'ai cachée dans des effets destinés à la demoiselle, mais... un devoir sacré, un service demandé par un ami... Continue, Courtin, continue, car tu as raison, je crois que le temps presse.

Le marchand acheva son récit en rapportant les paroles énigmatiques que lui avait adressées le sacristain un moment auparavant dans l'aveu

nie du château. Torey en l'écoutant était sombre et préoccupé, comme s'il cherchait à rassembler les fils de quelque horrible trame.

A peine Courtin eut-il terminé sa narration que ce cri aigu, retentissant, qu'il avait déjà entendu quelques moments auparavant, s'éleva encore à quelque distance et se prolongea de proche en proche tout autour du château.

—Nous sommes perdus ! dit le chevalier quand le dernier cri se fut éteint au milieu du silence de la campagne.

—Perdus ! pas encore, je l'espère !

—Tu ne comprends donc pas, toi, cet exécrable piège, dit Torey avec épouvante, tu ne comprends pas avec quel art infernal cet orgueilleux marquis de la Fougeraie a conduit sa vengeance contre nous tous ? Les préparatifs d'attaque que tu as vu faire à son village ne pouvaient être dirigés que contre moi... Juge de sa colère et de sa rage quand il a cru que moi, son ennemi politique, j'étais encore le séducteur de sa fille, le père de cet enfant à qui je ne puis donner mon nom. Il t'a envoyé ici, avec cet enfant, pour que l'enfant et toi vous périssez avec moi, pour étouffer tous à la fois ceux qui peuvent divulguer ce fatal secret dont dépend son honneur. Oh ! je connais le marquis de la Fougeraie. Il ne reculera pas devant un crime pour assurer son secret... Ils ont entouré la maison, ils vont venir...

Le colporteur fit un mouvement d'effroi ; il commençait à entrevoir toute l'épouvantable vérité. L'appétit qu'il avait manifesté quelques instants auparavant lui passa tout-à-coup.

—Mais, monsieur, objecta-t-il en baisant la voix, si le marquis en voulait réellement à moi et à cet enfant, ne pouvait-il tout-à-l'heure au milieu de la campagne, quand j'étais peut-être à la portée de son fusil ou du fusil de ses gens...

—C'eût été un assassinat alors, et tout hardi qu'il est, il n'eût osé s'en rendre coupable aux yeux de ses gens ; d'ailleurs la mort d'un enfant eût rendu odieux et eût éveillé les suppositions... Mais, moi qui suis noté parmi ces fanatiques comme un *buveur de sang*, moi que l'on accuse de cacher ici des chefs républicains et qui depuis quelques jours ai été signalé par les chefs vendéens comme un faux-frère, on peut m'attaquer en toute sûreté ! Nous périrons tous pour assurer le secret du marquis... et on fera de cette mort une vengeance politique, que personne ne blâmera...

—Mais que faire ! dit le pauvre colporteur, qui se trouvait par sa générosité poussé dans un abîme sans fond.

—Oh ! pourquoi est-il parti ? dit le chevalier en se frappant le front ; il nous eût donné un

bon coup de main, lui... Mais comment lui apprendre...

—De qui parlez-vous, monsieur ?

—Oh ! rien... rien ! dit le chevalier revenant à lui ; mais écoute : tu dois connaître dans le voisinage quelqu'un de sûr chez qui on pourrait se cacher pendant quelque temps...

—Quelqu'un de sûr ! par le temps qui court... c'est difficile.

—Mais il y a pourtant...

—Oui, à une lieue environ d'ici, du côté de la forêt, je connais un pauvre diable de coliberti à qui j'ai rendu de grands services, et qui serait disposé à tout faire pour moi. Il est vrai que sa condition n'est pas bien relevée ; mais il habite une chaumière écartée où il est difficile de venir le surprendre...

—C'est cela... eh bien, mon ami, souviens-toi que tu as promis à une pauvre jeune mère de veiller sur son enfant et de le défendre au péril de tes jours, envers et contre tous. Cet enfant n'est pas le mien, il est vrai ; mais son père est mon ami le plus cher et j'ai été le seul confident de cette funeste liaison ! Tu vas reprendre cette pauvre petite créature, l'emporter chez cet ami dont tu me parles, et vous vous tiendrez cachés l'un et l'autre jusqu'à ce que le danger soit passé. Peut-être nos ennemis n'ont pas entouré le parc, tu pourras t'échapper par là avec l'enfant. Moi, pendant ce temps, je chercherai à les occuper ici le plus longtemps possible, afin qu'ils ne t'aperçoivent pas ! puis j'irai chercher des secours... mais il faut sauver cet enfant ; cet enfant avant tout !

—Mais c'est impossible, monsieur ! dit Courtin avec accablement : à supposer que j'échappe aux balles des gars quand je sortirai du château, je n'aurai jamais la force de me rendre jusqu'à la forêt où demeure Tout-en-Cuir, l'ami dont je vous ai parlé... Je suis épuisé de fatigue et de besoin...

—Mange... bois ! dit le chevalier en désignant la table encore servie ; fais un effort, mon pour ami, pour tenir ton serment à Mlle de la Fougeraie... D'ailleurs il n'y a pas plus de chance de salut pour toi que pour moi si tu restes ici...

Le colporteur se versa un grand verre de vin de Bordeaux qu'il avala d'un trait.

—Et bien, oui, monsieur, dit-il avec résolution ; je tenterai l'aventure, si périlleuse qu'elle soit.

—Brave homme ! dit le chevalier en lui serrant la main... Mais le service que tu rends au père et à la mère de cet enfant ne sera pas sans récompense... Tiens, prends ceci d'abord....

Et il lui remit une bourse pleine d'or, que Courtin accepta sans trop se faire prier.

—Laisse ta balle ici, reprit-il ; un poids semblable pourrait ralentir ta marche ; je te tiendrai compte de ce sacrifice.

—Mon sac et moi nous ne nous quittons jamais, répondit le colporteur, qui avait le courage du désespoir, et il pourra me rendre plus de service, que vous ne pensez.... J'ai mon projet.... Pouvez-vous m'en donner des armes ?

—Voici mes pistolets.

Le colporteur plaça ses pistolets dans la poche de sa veste, arrangea l'enfant au-dessus du sac comme auparavant, prit un nouveau verre de vin, et, au moment de partir, il dit à M. de Torcy :

—Si je meurs à la peine, monsieur, n'oubliez pas de dire à la pauvre demoiselle que j'ai tenu mon serment... et maintenant montrez-moi le chemin et que Dieu nous protège !

Le jeune homme l'embrassa avec effusion, le conduisit à une porte qui donnait dans le parc, lui donna les indications nécessaires pour gagner le chemin de la forêt, puis il rentra au château pour faire face aux ennemis qui allaient sans doute venir l'attaquer.

—Allons, se dit le colporteur à lui-même dès que la porte se fut refermée sur lui, me voilà de nouveau courant l'aventure par monts et par vaux, écrassé de fatigue, mourant de faim, avec une charge pesante et un enfant pleurant sur le dos ! Pourvu encore que je n'attrape pas quelque bon coup de carabine vendéenne pour me consoler !

Mais il s'arrêta tout à coup au milieu de sa boutade ; la position où il se trouvait réclamait toute son attention.

Resté seul, Courtin avança avec précaution à travers les vastes et nombreuses allées du parc de Trézières. M. de Torcy lui avait dit qu'en suivant à gauche la haie touffue qui servait de clôture, il trouverait un de ces petits passages appelés *échaliers* dans le pays et au moyen duquel il pourrait gagner la campagne. Mais la lune était cachée par un nuage, et l'ombre projetée par les grands arbres de toute espèce qui remplissaient le parc était si épaisse que le colporteur était obligé de se diriger par le toucher, plus encore que par la vue. Il continua pourtant de marcher avec toute la réserve imaginable vers le point indiqué. Un profond silence régnait autour de lui et cependant, soit par suite de l'impression profonde qu'il avait éprouvée dans son trajet de la Fougeraie au château, soit que ses sens en effet ne s'abusassent pas, plus d'une fois il crut entendre bruiser près de lui les feuilles sèches comme si elles eussent été froissées par des pas aussi furtifs que les siens ; mais ce frôle-

ment était si faible qu'il eût pu l'attribuer à la brise qui s'engouffrait par intervalles sous ce dôme de feuillage. L'enfant dormait sur son sac où il avait eu le loisir de l'accrocher convenablement, et il mettait tous ses soins à éviter que quelque branche basse ne vînt à l'éveiller dans ce moment où le silence pouvait être si précieux.

Cependant le hasard l'avait servi à souhait ; après quelques minutes de cette marche pénible, il crut apercevoir devant lui, à la lueur vague que projetaient encore les étoiles, le bienheureux échelier. Il ne lui resta plus de doute quand la lune, se dégageant tout-à-coup, lui laissa voir distinctement devant lui le passage qu'il avait craint de manquer à cause de son ignorance des localités. Seulement il lui fallait pour l'atteindre quitter l'obscurité protectrice des massifs de feuillage et marcher un instant à découvert. Courtin comprit qu'il était nécessaire de redoubler de précautions, car ce devait être là que l'attendrait le danger, si toutefois il y avait danger.

Il ne s'était pas trompé. Il allait sortir du fourré pour traverser le plus rapidement possible l'espace découvert où il pouvait être aperçu, lorsqu'il entendit tout-à-coup un mouvement assez brusque dans le feuillage tout près de lui. Il s'arrêta court au moment où il allait franchir la ligne d'ombre et se montrer tout entier dans l'allée brillamment éclairée par la lune. En même temps il entendit qu'on se rapprochait et on demanda d'un ton bref :

—Est-ce toi, sacristain ?

Le son de cette voix fit chanceler le pauvre colporteur : c'était celle du marquis de la Fougeraie. Cependant une réflexion rapide lui rendit un peu d'assurance ; il ne pouvait voir le marquis dans l'obscurité uniforme qui l'enveloppait, et le marquis par sa méprise prouvait suffisamment qu'il ne pouvait le voir lui-même. Il fallait payer d'audace, ou il était perdu.

—Oui, monsieur le marquis, répondit-il d'un ton bas et mystérieux qui déguisait sa voix.

—Les gars sont-ils disposés tout autour de ce manoir de perdition, de manière à ce qu'aucun de ceux qui s'y trouvent ne puisse échapper sans qu'on fasse feu sur lui ?

—Oui, monsieur, répondit le brave homme, dont la voix toute faible qu'elle était avait peine à s'échapper de son gosier.

—C'est bien ; alors, sacristain, souviens-toi de mes ordres ; il faut que de ce repaire de jacobins il ne reste pas une pierre debout demain matin. Le feu partout !... et on tirera sur tous ceux qui tenteront de s'échapper... sur tous, entends-tu ? sans exception... même sur le colporteur que tu as surveillé si exactement aujourd'hui, tu

rais ? s'il s'évade. . . nous ne retrouverons plus une aussi belle occasion.

—C'est dit ! murmura Courtin, dont le sang se glaçait dans ses veines.

—Et maintenant fais avancer nos gars à pas lents de manière qu'on ne les entende pas. Moi, je vais approcher, pour voir si l'alarme n'a pas été donnée par ces lubesiles de marchand, qui, quoique tu dises, avait l'air de se douter du piège. Quand je donnerai le signal, tenez-vous prêts. . .

Et le marquis se dirigea rapidement du côté du château. Courtin attendit quelques secondes, mais bientôt sa présence d'esprit l'abandonna. Il s'élança tout d'une haleine vers l'issue protectrice, franchit d'un bond la petite échelle qui s'élevait à quelques pieds de terre pour faciliter le passage, et s'élança dans la campagne.

Malheureusement, cette précipitation lui devint fatale. Au bruit de cette course rapide, le marquis retourna la tête, et un rayon de lune lui laissa voir Courtin au moment où il franchissait l'échelier. Un cri de l'enfant, éveillé encore une fois par ces mouvements brusques et saccadés, parvint jusqu'à lui au milieu du silence. Il mit en joue le fusil qu'il avait sur l'épaule ; mais avant qu'il eût lâché le coup, Courtin et l'enfant avaient disparu derrière la haie d'enceinte.

Le marquis poussa une exclamation de rage qui attira près de lui le sacristain et deux hommes de sa troupe.

—Sacristain, dit-il rapidement, exécute les ordres que je t'ai donnés relativement au château. Vous, continua-t-il en s'adressant aux deux autres, suivez-moi.

Et tous les trois se mirent à courir vers l'échelier, à la poursuite de Courtin, tandis que le sacristain allait remplir sa mission indiquée, avec cette obéissance aveugle qui caractérisait le paysan vendéen vis-à-vis de son seigneur.

Cependant, le colporteur une fois en rase campagne, dans un pays dont il reconnaissait chaque recoin, croyait n'avoir plus rien à craindre et s'applaudissait déjà du sang-froid inouï qu'il lui avait fallu déployer pour échapper au terrible la Fougeraie. Il avait gagné le chemin qui devait le conduire à sa destination du côté de Pouzauges et il croyait pouvoir moins se hâter, puisque les gens du marquis avaient sans doute trop d'occupation de l'autre côté de lui. Il ralentit donc le pas, sans cependant bannir toute précaution ; aussitôt que l'enfant sentit un mouvement plus tranquille et plus régulier, il se rendormit, et Courtin tout en cheminant dans l'obscurité put enfin reprendre le cours des réflexions que cette dernière et terrible aventure avait interrompues. L'habitude de voyager seul à travers des campagnes dé-

sertes, lui avait donné la manie des soliloques et il murmurait à demi-voix.

—Pardieu ! cette fois je puis dire que je l'ai échappé belle ! . . . Le chevalier avait raison : ce damné de marquis s'est mis particulièrement dans la tête de me démolir. . . . Mais on ne tue pas tous les lièvres que l'on tire. . . . Patience.— Ah ça ! Courtin, mon ami, savez-vous que vous fûtes un singulier métier depuis quelques heures ? Vous voilà tout-à-fait devenu colporteur d'enfants. Mais il paraît que cette marchandise-là ne se débite pas comme l'autre : personne n'en veut, même pour rien ! Cependant il ne faut pas trop se plaindre : ce monsieur de Torcy m'a fait un joli cadeau, et il paraît qu'on ne s'en tiendra pas là ! Et d'ailleurs j'ai promis à la petite maman, que d'able ! et un honnête homme n'a que sa parole, dussent tous les marquis de l'univers en prendre les armes ! Somme toute, Courtin, mon ami, du courage ! et peut-être tout cela finira bien pour nous.

Courtin en était là de ses réflexions où se peignait son caractère généreux et mercantile à la fois, lorsque plusieurs coups de feu suivis de cris nombreux se firent entendre dans le lointain, du côté de Trézières.

—Aie ! aie ! dit le colporteur en tournant la tête, il paraît que tout ne va pas aussi bien là bas pour ce pauvre M. de Torcy ! c'est dommage, car il a l'air d'un bon riche, celui-là, et qui n'aime pas chipoter sur les prix. Mais aussi pourquoi diable va-t-il séduire la fille de cet autre vieux fiéron ! Car, quoiqu'il en dise, c'est lui, j'en suis sûr. . . . Ma foi ! qu'ils s'arrangent après tout ; que peut un malheureux marchand forain comme moi dans ces querelles de ci-devant nobles qui veulent toujours se manger l'âme ? A chacun son fardeau ; moi j'ai le mien, à qui je pardonne d'être lourd pourvu qu'il ne pleure pas. . . .

En achevant ces réflexions, il fit un *houp* pour changer un peu la position de sa balle, regarda par-dessus son épaule l'enfant auquel il venait de faire allusion, et se remit en marche avec plus de courage que jamais.

Bientôt il arriva à un endroit où le chemin creux qu'il avait suivi se bifurquait brusquement et prenait une allure qui nécessitait plus de précautions que jamais. Un embranchement continuait de suivre les sinuosités ombragées de la petite vallée que Courtin venait de traverser, tandis que l'autre grimpaît hardiment sur le flanc nu et pelé d'une de ces collines si fréquentes dans le Bocage et d'où l'on domine tout le pays. Or, c'était justement celui-ci que devait prendre le colporteur ; mais comme il ne vit rien autour de lui qui dût exciter sa défiance, il commença

à grimper à travers les fougères courtes et les maigres ajoncs qui couvraient la colline et qui en cas d'attaque ne lui eussent offert aucun abri.

A mesure qu'il s'élevait les détonations et les clameurs devenaient plus distinctes derrière lui. En même temps un reflet rougeâtre commençait à se répandre sur la campagne. Le colporteur s'arrêta et alors seulement il aperçut une immense flamme qui semblait s'élever jusqu'au ciel ; le château de Trézidres était en feu.

Le brave homme ne put retenir un cri d'indignation. Cependant le sentiment de son propre danger vint bien promptement l'arracher à la préoccupation du danger des autres. Pendant qu'il contemplait ce vaste incendie, dont la sinistre lueur venait jusqu'à lui et le rendait visible à une grande distance, une explosion se fit entendre au pied de la colline et en même temps une balle siffla à ses oreilles et vint s'enterrer dans la fougère.

Courtin jeta les yeux au-dessous de lui et aperçut alors quelques hommes dans lesquels il reconnut tout de suite des paysans vendéens ; ils sortaient du chemin qu'il venait de quitter et ils cherchaient à gravir la colline avec rapidité pour venir à lui.

— Imprudent que je suis ! murmura-t-il, ils m'ont vu.

En ce moment il oublia ses fatigues, ses terreurs, le poids énorme qui pesait sur ses épaules, et il se mit à gravir la montagne avec agilité. La grandeur du péril lui rendit toutes ses forces, et il était robuste ; il enjambait les fougères et les genêts, profitant des plus légers accidents de terrain pour se couvrir contre les balles qui de temps en temps sifflaient autour de lui. Cependant la lutte était trop inégale pour que l'avantage dût lui demeurer si elle se prolongeait. Courtin, sans ralentir sa course, entraouvrit sa balle sur le côté et usa alors d'un stratagème qu'il avait préparé d'avance lorsqu'il avait insisté pour que le chevalier lui permît d'emporter ses marchandises.

Un caractère commun à tous les paysans, et surtout aux paysans vendéens, est l'avidité. Courtin connaissait ce côté faible de ceux qui le poursuivaient. Il plongea donc une main dans les marchandises que contenait son ballot et en retira plusieurs objets qu'il jeta au hasard autour de lui. Sans doute c'était là un grand sacrifice pour un petit marchand dont ces objets étaient presque toute la fortune, mais les circonstances étaient pressantes, il s'agissait de sauver sa propre vie et celle de l'enfant qui lui avait été confié, et il comptait que tandis que ses ennemis recueilleraient ou se disputeraient ces objets précieux pour eux il gagnerait du temps et allégerait sa charge d'autant.

En se retournant pour juger de l'effet de sa ruse, il s'aperçut pourtant avec douleur qu'elle n'avait pas eu tout le succès désirable. Deux des paysans, il est vrai, s'étaient élancés pour recueillir les étoffes, les bas rayés que le colporteur avait désembrés derrière lui, mais le troisième leur ordonna impérieusement de cesser cette recherche, et les balles continuèrent de siffler aux oreilles du pauvre marchand. Cependant il ne se découragea pas ; les mouchoirs rouges de Chollet, les coiffes de dentelles, les quarterons d'épingles sortaient du sac comme d'une corne d'abondance et voligeaient de toutes parts sur le penchant de la colline ; mais les Vendéens ne s'arrêtaient pas, et semblaient même gagner du terrain sur leur ennemi.

— Diable ! diable ! murmurait Courtin avec ardoise, il faut qu'il y ait là avec eux quelqu'un de bien puissant pour qu'ils n'osent pas toucher à ma pauvre marchandise quand c'est moi qui la jette à leur nez... N'importe, je n'en aurai pas le démenti !

Tout en grommelant, il détacha les liens qui retenaient l'enfant sur ses épaules et le prit dans ses bras comme pour lui faire un rempart de son corps. Puis, détachant peu à peu les courroies qui retenaient sur ses épaules le sac à demi vide, il le laissa tomber tout-à-coup. Le ballot roula avec un bruit sourd jusqu'au pied des Vendéens.

— Prenez toute la boutique ! dit le marchand avec un soupir... et maintenant, au galop !

Malheureusement, ce dernier sacrifice avait été au-si inutile que les autres ; les Vendéens, dominés sans doute par une autorité à laquelle ils ne pouvaient résister, passèrent tout près de la fortune du pauvre marchand sans s'arrêter, et il sembla même, lorsqu'ils le virent courir libre et dispos sur la fougère, que leur agilité augmenta. Ils ne tirèrent plus, car ils perdaient à recharger leurs fusils un temps dont le colporteur savait habilement profiter, et ils continuèrent à le poursuivre avec un acharnement qui tenait de la fureur.

Un d'eux surtout devançait les autres et gagnait à chaque instant du terrain sur le malheureux Courtin, qu'une journée de fatigue avait peu rendu propre à une course pareille sur le penchant d'une montagne. Celui-là semblait avoir un intérêt tout particulier à atteindre le fugitif ; sombre, muet, il ne lui donnait pas de repos, et l'instant était proche où l'on pouvait prévoir qu'il allait l'atteindre.

Courtin ne connaissait sûrement pas l'histoire des Horaces et des Curiaces ; cependant la nécessité lui suggéra en ce moment le même expédient qui fit triompher le jeune Horace. Celui qui le serrait de si près était à une assez

grande distance des deux autres pour qu'ils ne pussent lui porter secours immédiatement. Il s'arrêta donc, saisit un des pistolets que lui avait remis le chevalier, et, serrant d'une main l'enfant contre sa poitrine, il se servit de l'autre pour décharger son pistolet presque sans regarder sur l'ennemi qui se précipitait sur lui. Le Vendéen tomba raide mort, sans pousser un cri.

Au bruit de l'explosion, les deux autres s'arrêrèrent tout court. Le colporteur, effrayé de son ouvrage, s'était déjà remis en marche, la main sur la poignée de son second pistolet pour tenir les agresseurs en respect. Mais ils ne songeaient pas à le poursuivre, tant leur consternation était grande, et il entendit l'un d'eux dire avec terreur :

—Qu'allons-nous devenir ? Le malheureux a tué le marquis de la Fougeraie !

Ce mot retentit aux oreilles de Courtin d'une manière plus sinistre encore que le sifflement des balles ; il courut comme un insensé vers le sommet de la montagne, sans oser retourner la tête, et bientôt il disparut aux regards des deux Vendéens avec l'enfant cause innocente de tant de malheurs et de crimes.

IV.

Trois jours après les événements que nous venons de raconter, vers le soir, un violent orage était sur le point d'éclater sur les campagnes ombreuses du Bocage. Le sommet du mont des Alouettes, ce phare du voyageur vendéen, avait disparu derrière un amas de vapeurs noires qui semblaient se répandre de ce point culminant comme d'un centre sur tout l'horizon, et déjà quelques gouttes larges et rares avaient retenti sur les feuilles jaunies des châtaigniers et des hêtres qui dominaient le paysage. Les charretiers tout en fredonnant d'un ton monotone ces ballades traditionnelles qu'ils font entendre de temps immémorial lorsqu'ils se rendent d'un endroit à un autre, aiguillonnaient leurs attelages de six à huit bœufs, pour atteindre la ferme avant l'orage ; et les piétons, qui, en sortant de ces chemins creux et humides qu'un auteur a surnommés des *souterrains de verdure*, se trouvaient tout à coup sous ce ciel noir et menaçant, cherchaient avidement du regard le tout hospitalier où ils pourraient trouver un abri.

Cependant il ne vint dans l'idée d'aucun des fuyards d'aller chercher un refuge dans une petite chaumière isolée qui s'élevait sur le bord d'un chemin ou plutôt d'un sentier, à quelques pas de la forêt de Pauzauges, à deux lieues environ de la Fougeraie. Cette chaumière, dont l'apparence était pauvre, n'avait pourtant rien à l'ex-

térieur qui dût effrayer le voyageur attardé. Une niche pratiquée dans la façade, à hauteur d'appui, renfermait une statuette de la vierge, ornée de guirlandes de fleurs desséchées. La croix blanche à la chaux était empreinte au-dessus de la porte comme au-dessus des autres chaumières vendéennes ; un vase d'eau fraîche pour les ablutions des gens de la maison et des passants était placé au côté droit de la porte, et par une fenêtre basse on pouvait voir briller dans la pièce principale de la modeste demeure un grand feu allumé tout exprès sans doute pour sécher les habits mouillés par l'orage.

Mais il semblait qu'un préjugé superstitieux s'attachait à cette habitation, et tous ceux qui l'apercevaient s'en éloignaient au plus vite en faisant un signe de croix et en murmurant : — « Dieu et notre dame d'Auray nous préservent de tout mal ! voici la maison de Tout-en-Cuir, le sorcier, celui qui a appelé cet orage. Il va bien se divertir tout-à-l'heure le misérable collibert ? »

Puis ils s'enfuyaient sans tourner la tête.

Pour comprendre les paroles des crédules habitants du Bocage, il faut savoir qu'on appelle *colliberts*, dans la Vendée, une race d'hommes idiots et à moitié sauvages qu'on suppose presque aussi disgraciés de la nature que celle des crétiens de la Maurienne. Cette race, assez nombreuse encore, surtout dans la partie qu'on appelle le Marais, est accusée d'idolâtrie par les paysans fidèles aux vieilles traditions locales : encore aujourd'hui, ils affirment que les colliberts adorent la pluie.

C'était à un individu de cette espèce qu'appartenait la cabane que nous venons de décrire, et l'on conviendra pourtant qu'il n'y avait rien à l'extérieur qui pût sentir l'idolâtrie païenne. Aussi n'était-ce pas seulement cette tache originelle de caste qu'on reprochait au propriétaire de la chaumière isolée. Tout-en-Cuir, puisque tel était le nom qu'on lui avait donnée, et nous saurons plus tard pourquoi, Tout-en-Cuir, donc, passait pour avoir une intelligence un peu plus relevée que les autres individus de sa race méprisée ; quelques paysans qui l'avaient vu de près soutenaient même qu'il était plus raisonnable qu'aucun de ceux qui le fuyaient. Mais le préjugé, pour n'avoir pas le démenti, avait fait de lui un sorcier, ne pouvant pas en faire un imbécile ; aussi était-il bien avéré auprès de toutes les ménagères du voisinage que pas une tempête n'éclatait à vingt lieues à la ronde qui n'eût été appelée par le collibert Tout-en-Cuir.

La profession toute particulière du malheureux paria semblait fortifier encore l'aversion qu'on lui manifestait à toute occasion. Tout-en-Cuir était

chasseur de vipères et il avait acquis dans ce genre d'industrie une réputation d'habileté que le vulgaire avait dû nécessairement attribuer à la sorcellerie. On sait que le Poitou et surtout le Bocage de la Vendée fourmillent de serpents de toutes espèces, parmi lesquelles celle de la vipère est la plus abondante. Le bruit courait que le colibert avait toujours chez lui une bonne provision de ces dangereux reptiles, qu'il allait vendre de temps en temps aux apothicaires des villes voisines pour la fabrication de la thériaque, et cette circonstance fera comprendre mieux que toute autre la répugnance des Vendéens à s'approcher d'une habitation où ils pouvaient rencontrer de pareils hôtes.

Au moment où l'orage allait éclater, un homme se promenait à grands pas d'un air d'inquiétude dans cette pauvre demeure. Par moments, il en trouvait la petite fenêtre qui donnait sur le chemin et écoutait les bruits vagues et indistincts qui s'élevaient au milieu du silence de la nature ; mais chaque fois son attente était trompée sans doute, car il refermait la fenêtre avec impatience, et reprenait sa promenade.

Cet homme, disons-le tout d'abord, n'était autre que notre ancienne connaissance Courtin le colporteur. Après la terrible catastrophe dont le marquis avait été victime, le malheureux marchand s'était réfugié chez Tout-en-Cuir avec lequel il conservait des relations amicales depuis longtemps ; c'était Courtin qui était chargé de fournir au chasseur de vipères, tous les objets dont il avait besoin, dans cette solitude où il ne pouvait compter sur personne ; il avait même plusieurs fois servi d'intermédiaire entre lui et des apothicaires de différents pays pour le débit de ses vipères ; en revanche, Tout-en-Cuir avait déposé entre les mains de Courtin les minces profits qu'il avait pu retirer de son commerce pour les faire valoir de la manière la plus avantageuse, et il était résulté de ces rapports purement commerciaux dans l'origine, un échange de bons offices pour lesquels le colibert n'était jamais resté en retard.

Aussi dans la présente nécessité où s'était trouvé le colporteur de chercher un asile et pour lui et pour l'enfant dont il avait été chargé, il avait songé de suite à Tout-en-Cuir, la position isolée de sa demeure, sa vie solitaire, l'espèce de répulsion, qu'on éprouvait pour l'endroit qu'il habitait, avaient semblé à Courtin des garanties de sécurité aussi complètes qu'il pouvait le désirer dans de pareilles circonstances, et en effet, depuis trois jours qu'il partageait, déguisé en paysan, l'hospitalité du colibert, personne n'avait soupçonné la présence d'un étranger chez Tout-en-Cuir.

En ce moment, Courtin attendait son hôte qui était parti pour Fontenay depuis le matin, autant

dans le but de recueillir des nouvelles sur les événements récents de la Fougeraie, que dans celui de vendre à ses pratiques ordinaires les produits de sa chasse de la semaine. Le colporteur commençait à s'inquiéter du retard prolongé de son compagnon, qui aurait dû, d'après ses calculs, être rentré depuis longtemps et les dangers qui attendaient à chaque pas les voyageurs dans ce pays bouleversé par la guerre civile justifiaient suffisamment cette inquiétude.

Pour tromper son impatience, il était entré dans un petit réduit qui appartenait à la pièce principale de la chaumière ; c'était là, dans un berceau de jonc improvisé par le chasseur qu'on avait placé l'enfant, loin de tous les regards indiscrets. Une jeune chèvre blanche, dont le lait était utile au colibert pour sa chasse aux reptiles, servait de nourrice au petit-fils du marquis de la Fougeraie, et l'enfant ne semblait pas se trouver trop mal de sa position nouvelle, car ses joues étaient plus roses que jamais et ses cris n'avaient pas importuné une seule fois ses deux protecteurs depuis son arrivée.

Après s'être assuré qu'il ne manquait de rien et que la chèvre nourricière avait sa provende d'herbes fraîches et de fougères, Courtin rentrait dans la pièce principale, quand un violent coup de tonnerre ébranla la campagne. En même temps la porte s'ouvrit et, à la lueur rapide d'un éclair, il aperçut sur le seuil un grand spectre noir et silencieux qui pénétrait dans la chaumière. Au premier moment, il éprouva un vague sentiment de surprise et d'effroi, mais une seconde de réflexion lui fit reconnaître dans le mystérieux personnage son camarade Tout-en-Cuir.

C'était un homme de haute taille, mais maigre et efflanqué, autant du moins qu'on pouvait en juger sous le bizarre costume dont il était affublé. Ce costume consistait en une espèce de fourreau en épaisse basane qui l'enveloppait de la tête aux pieds ; deux trous seulement étaient placés à l'endroit des yeux comme au capuce d'un franciscain. C'était là le costume que portaient alors ceux qui exerçaient la dangereuse profession de chasseurs de vipères, et c'était à lui que le colibert avait dû le sobriquet de Tout-en-Cuir, sous lequel il était connu dans le voisinage. Sur son dos était une espèce de baril en bois léger, fermant au moyen d'une soupape, et duquel sortait un murmure sourd et continu. Ses vêtements de cuir ruisselaient d'eau et il semblait accablé de fatigue.

— Ah ! vous voilà enfin, Jérôme, dit le colporteur revenu de son saisissement ; ne pouviez-vous vous hâter un peu plus pour éviter cet épouvantable orage ? En vérité je finirai par croire, comme vos voisins, que vous y exposez ! Vous-même vous m'aviez prédit ce matin que la journée ne se passerait pas tranquillement.

—Oui, oui, répondit Jérôme d'une voix douce et mélancolique qui faisait contraste avec sa haute stature ; ce matin j'ai entendu les vipères s'agiter dans la caisse et je me suis dit : il y aura une tempête aujourd'hui !

En même temps, il déposa dans un coin le baril dont il était chargé et dans l'intérieur duquel le bruit sembla augmenter au moment où il toucha la terre. Puis le colporteur, rejetant en arrière, comme un capuchon, la partie supérieure de son vêtement de cuir, laissa voir une figure pâle, malade, empreinte de mélancolie et de résignation. Quoiqu'il eût près de trente ans, ses traits avaient un caractère enfantin ; il n'avait que peu de barbe, et elle était blonde et soyeuse comme celle d'un adolescent arrêté dans sa crue par quelque maladie subite. C'était une nature frêle, énervecée ; son œil bleu était un peu vague et hagard, mais n'avait rien de cet idiotisme que l'on reproche encore aujourd'hui à la race dégénérée des colporteurs.

Le colporteur tendit la main à Jérôme, qui la serra d'un air de timidité comme un homme qui n'est pas habitué à recevoir de pareilles marques d'intérêt. Quoique l'état d'isolement dans lequel il vivait eût imprimé de puis longtemps à ses traits une teinte d'abattement et de tristesse, il semblait encore plus triste et plus abattu que d'ordinaire, et tout en faisant les apprêts d'un frugal repas, il jetait sur son hôte des regards consternés qui n'échappèrent pas au bon colporteur.

—Eh bien, eh bien, mon pauvre Tout-en-Cuir, qu'avez-vous donc ce soir ? demanda-t-il d'une voix qu'il voulait rendre gaie, quoique ses propres inquiétudes contredissent secrètement ses paroles ; on dirait, ma foi, que vous êtes fatigué d'avoir porté votre marchandise sur vos épaules d'ici à Fontenay ! J'en ai pourtant bien porté, moi, de la marchandise, et par des chemins plus longs et plus difficiles, sans avoir le soir la figure aussi allongée que vous en ce moment. Ma pauvre halle ! continua-t-il avec un soupir, et dire que ce sont ces pillards de la Fougèraie qui ont profité d'un si bel assortiment ! Mais au moins, Jérôme, avez-vous bien vendu vos articles à Fontenay ? Cela console des fatigues du voyage...

—J'ai rapporté toutes mes vipères, dit le colporteur en désignant le baril qu'il avait placé à l'autre bout de la chambre.

—Allons donc ! reprit le colporteur du ton d'un pédagogue qui régent son disciple, en vérité, Jérôme, vous ne réussirez jamais dans le commerce ! ne vous ai-je pas dit cent fois que lorsqu'un article était démodé ou avarié, il fallait le donner à quelque prix qu'on en trouvât, si on ne veut perdre le tout ? Il ne faut pas vous dissimuler, mon bon Jérôme, que les apothicaires

d'aujourd'hui ne fabriquent plus autant de thériaque qu'autrefois, et que par conséquent vos vipères sont en baisse ; si vous avez trouvé des chaulands, il fallait vendre à tout prix.

Le colporteur secoua la tête d'un air mystérieux.

—Non, dit-il, j'ai un projet... J'ai pensé que si nous étions attaqués, ces serpents serviraient à nous défendre. Je me souviens qu'un jour des bleus entrèrent ici et voulurent me forcer à leur servir de guide pour aller brûler la Flocetièrè. J'ouvris la soupape de ma caisse, et à la vue de tant de serpents qui se répandaient dans la chambre, les bleus s'enfuirent tous sans me faire du mal.

Au récit de cet exploit qui avait fait époque dans sa vie, un sourire de satisfaction ridait doucement les lèvres du paria. Mais Courtin, par un geste railleur, vint refouler ce naïf sentiment de triomphe.

—Et si, pour se venger, ils avaient mis le feu à votre pauvre bicoque, Jérôme, qu'auriez vous fait ? C'était un moyen de vous avoir tous cuits vous et vos anguilles de buisson ! Mais laissons cela, et dites-moi ce qui a pu vous faire penser que nous pourrions être attaqués ici ? Est-ce qu'il est question de moi ?

—Oui.

—Ah ! diable ! et que dit-on ?

—Que vous avez tué le marquis de la Fougèraie.

—Cette nouvelle s'est répandue bien vite ! Et savez-vous à quelle cause on attribue ce mauvais coup ?

—On l'ignore, mais...

—Allons, allons, parlez, Jérôme, dit le colporteur avec impatience en voyant l'hésitation du colporteur, dites-moi la vérité, mon gars ; je m'attends à tout... Parle-t-on de l'enfant ?

—Non ; mais l'aubergiste du *Chêne-Vert*, à Fontenay, m'a dit comme ça : " Tout-en-Cuir, as-tu vu Courtin, le colporteur, tu sais ? " Je lui ai répondu non, comme nous en étions convenus ; puis il m'a dit : " Si tu le vois, tu peux faire ta fortune : l'armée catholique et royale a promis cinq cents louis en or à celui qui le livrerait pour le fusiller, parce qu'il a assassiné le marquis de la Fougèraie."

—Assassiné ?

—Il a dit *assassiné*, reprit le chasseur de vipères avec une simplicité d'enfant. Puis, comme je m'en allais dans la ville pour vendre mes bêtes, j'ai vu à la porte de la municipalité une grande affiche devant laquelle tout le monde s'arrêtait. Je me suis arrêté comme les autres et j'ai demandé ce qu'il y avait d'écrit, parce que je ne sais pas

lire. Alors on monsieur qui avait sur sa tête une grande cocarde tricolore m'a dit : " C'est un arriété da citoyen représentant qui met hors la loi un brigand de la Vendée qui a assassiné un ci-devant noble. La nation promet cent mille livres en assignats à celui qui livrera l'auteur de ce crime." Alors j'ai demandé à ce monsieur comment s'appelait celui que l'on accusait ; il m'a répondu : " Courtin, le colporteur." Alors je suis venu bien vite, sans vendre mes bêtes : et me voici.

Le malheureux Courtin était atterré par tant de malheurs à la fois.

—Ainsi donc, dit-il en serrant les poings avec colère, me voici accusé d'assassinat ! Mais on ne sait donc pas que si j'ai tué ce malheureux, c'était dans le cas de légitime défense ! on ne sait donc pas que c'était cet enragé de marquis qui avait fait mettre le feu au château de Trézières, qu'il était là avec sa bande, et qu'il était impossible qu'un pauvre diable tel que moi...

—On dit qu'il est impossible de comprendre comment un ci-devant noble a pu attaquer un pauvre colporteur et qu'il faut que vous ayez tendu un piège au marquis...

—Un piège ! un piège ! C'est, pardieu, bien lui, qui m'en a tendu un avec un enfant pour amorce, et je me suis laissé prendre au traquenard, comme une vieille fouine affamée ! Ainsi j'avais bien besoin de me mêler de tout cela, moi ! Me voilà dans de belles affaires ! Les républicains veulent me guillotiner et les royalistes me fusiller ; les uns offrent cent mille livres qui ne valent pas un sou, les autres cinq cents louis qu'ils ne paieront jamais ! C'est cher la peau d'un pauvre diable ! Voilà une belle récompense, pour avoir porté pendant six heures sur mon dos un enfant de contrebande, et avoir risqué cent fois ma vie à le défendre ! Me voilà condamné par les deux partis, moi, qui jusqu'ici avais trouvé moyen de vendre à l'un et à l'autre, des chapelets à celui-ci, des écharpes à celui-là, et d'être ami avec tous ! d'un côté la guillotine, de l'autre un peloton de fusilliers ! Mais par la barbe de tous les capucins de l'univers, je ne me laisserai pas faire si aisément ! Que ce soient des Vendéens ou des Bleus qui me prennent, il faudra bien qu'on me juge, et alors je dirai la vérité... Mais à propos, Jérôme, a-t-on des nouvelles du chevalier de Torcy ? Il peut me sauver lui ! il sait tout ; il dira ce qui c'est passé...

—On n'en a pas entendu parler ; on croit qu'il a péri dans l'incendie de Trézières.

—Ah bien ! il ne me manquait plus que cela ! Mais c'est un épouvantable guépier que cette position-là ! Les bleus d'un côté, les blancs de l'autre ! Je ne puis m'adresser à mademoiselle de la

Fougeraie ; j'ai sauvé son enfant, il est vrai, mais j'ai eu la maladresse de tuer son père et je ne sais comment elle aura pris cette nouvelle ; maintenant voilà que le seul homme qui pouvait me justifier est mort, peut-être, car je ne compte pas sur le témoignage des deux gars qui suivaient le marquis. Je ne pourrais plus reconnaître et ils ne soupçonneraient pas de se dénoncer eux-mêmes pour me sauver. Ils me détestent trop depuis l'accident ? Comment me tirer de là ? Tout contre moi, personne pour moi : je n'ai pas de protecteurs, pas d'amis, je suis perdu.

Tout en se lamentant, la colporteur se promenait à grands pas dans la chaumière. Aux dernières paroles qu'il venait de prononcer, le colporteur lui dit d'une voix mélancolique en fixant sur lui son œil vague et timide :

—Et moi, monsieur Courtin, et moi !

Vous, mon pauvre Tout-en-Cuir, vous vous entendez mieux à chasser aux vipères qu'à tirer d'embarras un homme dans ma position. Vous n'êtes pas robuste, mon pauvre garçon, mais vous le seriez dix fois plus encore que vous n'pourriez me défendre ni contre les Vendéens ni contre les Bleus !

—Je puis du moins l'essayer, répondit le colporteur en désignant un vieux fusil suspendu au manteau de la cheminée ; maître Courtin je puis au moins mourir avec vous, qui êtes mon seul ami sur la terre qui seul n'avez pas dédaigné de vous asseoir à ta table d'un colporteur tel que moi et de me serrer la main.

Il y avait quelque chose de si naturel et de si plaintif dans les paroles du pauvre chasseur que Courtin ne put s'empêcher d'être profondément ému.

—Oui, je le sais, mon brave Jérôme ; je vous l'ai dit souvent : quoiqu'en disent les imbéciles paysans du voisinage, il y a plus de simple raison et de générosité sous votre veste de cuir que sous les scapulaires et les croix bénites qui entourent leurs poitrines à tous. Oui, je sais que vous vous feriez tuer pour moi, comme vous le dites... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Il s'agit au contraire de vivre tous deux et de vivre longtemps. Comment ? je n'en sais rien ; mais il faut s'arranger pour ça !... Oh ! maudit enfant ! maudit enfant ! continua-t-il en se frappant le front.

Puis, par une transition brusque de sa pensée, il ajouta en désignant au colporteur la porte de la pièce voisine :—Pourvu que le petit gars ne manque de rien ! Regardez, Tout-en-Cuir, puisque vous avez consenti à partager avec moi les fonctions de nourrice ; il ne faut pas que cette pauvre créature paie pour les autres ; mais si l'on m'y reprend !..

Le colporteur entr'ouvrit la porte avec précaution et revint un moment après se rasseoir au coin du feu, en disant avec une admiration naïve :

—Il dort . . . Oh ! que c'est joli un enfant !

—Il ajouta en souriant :

—On ne m'avait jamais permis d'en embrasser un. Les voisins disaient que je leur porterais malheur, et elles s'enfuyaient à mon approche, comme si j'avais été capable de faire du mal à de jolis enfants !

—Pauvre garçon, dit le colporteur avec une préoccupation pénible.

En ce moment l'orage était dans toute sa force ; le tonnerre grondait sans cesse, la pluie tombait avec un grand fracas, et le vent qui s'engouffrait dans la forêt voisine brisait les rameaux des châtaigniers et des chênes. Cependant, au milieu de ce vacarme des éléments, les deux amis entendirent tout à coup frapper violemment à la porte de la chaumière, et en même temps une voix brusque demanda du dehors :

Ouvrez, ouvrez à un voyageur égaré.

Courtin chercha à voir par la petite fenêtre ; c'était un cavalier qui venait d'attacher sans façon son cheval sous une espèce de hangar attaché à la chaumière. Il était enveloppé dans un vaste manteau qui empêchait de juger de son costume ; mais son chapeau militaire décoré de la cocarde tricolore dénotait suffisamment un soldat de la république.

Le colporteur, qui n'avait de courage que dans les nécessités pressantes, ne parut pas très content de sa découverte ; il regarda Tout-en-Cuir d'un air effaré, et semblait vouloir le consulter sur le parti qu'il avait à prendre ; mais le voyageur ne lui en laissa pas le temps.

—Ouvrez ! mais ouvrez donc ! répéta-t-il avec impatience.

Au même instant la porte, qui n'était fermée qu'au loquet, céda à ses efforts, et il entra sans attendre qu'on l'y invitât. Il commença par se débarrasser de son manteau ruisselant de pluie, et dit en fixant sur les deux habitants de la chaumière un regard sévère :

—Vous n'êtes guères hospitaliers, citoyens. Que diable ! Tout Vendéens que vous êtes, on doit ouvrir sa porte même à un *bleu* par un temps pareil !

Tout-en-Cuir semblait interdit, mais Courtin, qui vit d'un coup-d'œil qu'il n'avait rien à craindre de l'inconnu, lui dit d'un air dégagé qu'il crut de circonstance en ce moment :

—Entre, citoyen, et qui que tu sois tu es le bienvenu : royalistes et républicains sont égaux devant l'orage.

—Bien dit ! répondit l'inconnu avec un accent bref en s'approchant du feu.

En ce moment, les deux amis purent observer à loisir l'hôte singulier que le hasard leur avait donné. C'était un homme d'une trentaine d'années, aux traits réguliers, à la démarche noble et imposante. Il avait un costume moitié bourgeois, moitié militaire, qui témoignait d'une grande hardiesse de la part de celui qui osait s'en montrer revêtu dans un moment où le pays s'était levé en masse contre le parti républicain. Il avait des longs cheveux pendans et une vaste cravate ensevelissant son menton, suivant la mode du temps. Son habit à revers rouges avait la coupe militaire ; une culotte blanche et des bottes à retroussis complétaient ce costume. Un grand sabre suspendu à un ceinturon de cuir verni et des pistolets passés dans ce ceinturon prouvaient néanmoins qu'il avait pris certaines précautions contre une attaque imprévue. Cependant, malgré son attirail farouche et la brusquerie de son langage et de ses manières, un observateur exercé eût reconnu dans ce jeune étranger une certaine distinction qui trahissait malgré lui l'homme bien né. La rudesse qu'il affectait était trop exagérée pour qu'elle fût naturelle.

Si les deux amis observaient l'inconnu avec attention, l'inconnu à son tour les examinait avec non moins de curiosité. L'équipage de Tout-en-Cuir excita surtout son étonnement ; cependant, il parut aussitôt se souvenir à quelle espèce de personnage cet équipage pouvait convenir, et il jeta un regard dédaigneux autour de lui en disant avec une tranquillité un peu forcée :

—Vous êtes, à ce que je vois, des chasseurs de vipères ? C'est bien. Pour le peu de temps que j'ai à passer ici, continua-t-il comme à lui-même, que m'importe ?

Il s'assit tranquillement sur un billot de bois au coin du feu, pour sécher ses vêtements. Les deux hôtes prirent place à côté de lui, et Courtin, qui seul avait la parole dans ce moment solennel, répondit d'un ton détaché :

—Oui citoyen : tu as raison, nous sommes de pauvres chasseurs de vipères, et nous pouvons dire en passant que les temps sont durs depuis que l'on abandonne l'usage de la thériaque ; mais, pour que tu aies reconnu si vite au costume de mon frère la profession que nous exerçons l'un et l'autre, il faut que tu sois du pays.

—Que te fait cela ? dit l'étranger en faisant un geste d'impatience.

Il y eut là un moment de silence, après lequel l'inconnu demanda avec distraction :

—Crois-tu qu'après cet affreux orage, les chemins soient encore assez praticables pour que je

puisse me rendre à cheval au ci-devant château de la Fougeraie ?

A ce nom de la Fougeraie, Courtin fit un mouvement involontaire de frayeur ; mais il se remit aussitôt.

—Je n'en sais rien, dit-il, avec insouciance ; sans doute tu connais ces chemins aussi bien que moi, tu peux en juger.

Le jeune homme semblait secrètement honteux de la familiarité de cet obscur paysan, qui traitait avec lui d'égal à égal. Mais il déguisa le mécontentement qu'il éprouvait peut-être en secret et se contenta de dire en se pinçant les lèvres.

—Tu m'as l'air un peu grossier, quoique bon patriote, et je crois que je puis me fier à toi. J'ai le plus grand intérêt à arriver cette nuit même à la Fougeraie et je te demande si tu crois que les chemins soient praticables....

—Demandez cela à l'orage qui bouleverse les routes en ce moment... Moi je n'en sais rien.

L'étranger reprit en faisant un effort sur lui-même pour modérer son impatience :

—Tu as raison, je n'ai pas répondu à tes questions et tu as le droit de ne pas répondre aux miennes : c'est l'égalité civique. Mais ne nous fâchons pas ; parole pour parole, réponse pour réponse. Tu m'as demandé si j'étais du pays, je te réponds : Oui, j'ai habité long-temps le château de la Fougeraie.

—Alors vous êtes le baron Charles de Fougeraie, capitaine au régiment des gardes-françaises ? s'écria Courtin avec entraînement ; vous êtes le cousin de Mlle Amélie....

—Halte là ! dit l'étranger d'un air contrarié en entendant prononcer ce nom et ces titres ; mais je te ferai remarquer, citoyen patriote, qu'il n'y a plus de barons, qu'il n'y a plus de gardes-françaises, et que les bons citoyens se tutoient fraternellement ! Je suis peut-être le citoyen Charles Fougeraie, commandant au régiment des Sans-Culottes, au service de la république une et indivisible.... Mais tu n'as pas répondu à ton tour à ma question.... Penses-tu que les chemins ?....

—Eh bien ! ma foi, je pense que les chemins sont impraticables pour le moment, et je doute qu'un homme à cheval....

—Cependant, interrompit le jeune homme avec distraction, il faut que j'arrive ce soir.... à tout prix....

—Vous avez donc un motif bien important pour arriver aujourd'hui même ?

Cette fois l'étranger ne put se contenir, et il s'écria d'un ton exaspéré :

—Comment ? tu connais mon nom et mon titre.... je veux dire le titre que je portais autrefois, et toi, qui semble si bien au courant des affaires

du pays, tu me demandes ce qui m'amène à la Fougeraie ? Tu ne sais donc pas que ma cousine est seule et abandonnée au château ? Tu ne sais donc pas qu'un crime a été commis sur la personne de son père, mon oncle.... une mauvaise tête... il est vrai.... mais enfin mon oncle et son père ? Et je viens pour rechercher, au nom de la république, les auteurs de cet infâme assassinat.

Courtin baissa la tête pour cacher la pâleur qu'il couvrait ses traits en ce moment. Tout-en-Cuir tremblait de tous ses membres.

—Les auteurs du crime ! mais on les connaît donc ?

—Oui, répondit le commandant avec distraction ; on a parlé d'un colporteur, d'un vagabond qui doit être caché dans le voisinage. Demain un détachement de mon régiment sera à la Fougeraie ; nous ferons des perquisitions et nous le trouverons sans peine.... Ah ! ça mais ajouta-t-il en regardant fixement son interlocuteur, il me semble que tu me fais causer ! En voilà assez, citoyen chasseur de vipères, et répond fraternellement à ton tour :—As-tu entendu parler dans le voisinage du citoyen Torcy, le propriétaire de Trézières ?

—J'ignore ce qu'il est devenu, répondit Courtin qui avait tout juste assez de présence d'esprit pour comprendre ce qu'on lui demandait ; on croit qu'il a péri dans l'incendie de son château....

—Il faut que cela soit, dit le jeune Fougeraie d'un air pensif ; pauvre ami ! Il m'aurait écrit, lui ; il ne m'aurait pas laissé depuis trois jours dans cette mortelle inquiétude....

Il s'aperçut que Courtin écoutait avec avidité ses paroles, et il s'interrompit brusquement :

—Sacrebleu ! je crois, citoyen paysan, que tu m'espionnes ? Prends garde, je n'aime ni les indiscrets ni les écouteurs.... Mais, reprit-il d'un ton plus doux, pour en venir à ce pauvre chevalier,.... je veux dire à ce ci-devant chevalier Torcy, sait-on quels sont les gers qui ont eu l'audace d'attaquer la nuit son habitation et d'y mettre le feu ?....

—Personne, je pense, n'ignore que ce sont le marquis et les gars de la Fougeraie !

—C'est faux ! répondit le commandant avec vivacité ; tu mens, citoyen ! les gens de la Fougeraie ont juré qu'ils n'avaient pas quitté leur village, et le marquis a été assassiné à une lieue de là par ce vagabond au moment où il allait au secours de Torcy ! On a retrouvé sur le lieu mêmes du crime les marchandises du colporteur....

—Mais, commandant, il est inexplicable.... En ce moment l'orage avait cessé ; l'étranger se leva.

—Allons ! dit-il, voilà le temps qui s'arrange ; je vais partir. Je crois, continua-t-il en remettant son manteau, que tu pourras nous donner quelques renseignements pour l'instruction de l'affaire qui m'amène en ce pays ; demain, si j'ai besoin de toi, je te ferai appeler... Mais le temps me presse, adieu. Seulement songe à brider ta langue sur tout ce que tu as vu et entendu cette nuit. Si le colporteur apprenait qu'on va commencer des poursuites, il pourrait déguerpir et ce ne serait pas mon compte ; royalistes ou patriotes, la république entend que les coupables soient punis !... A demain donc, et jusque là, silence. Imite ton camarade que voilà, ajouta-t-il en désignant Tout-en-Cuir, qui en effet n'avait pas desserré les dents ; tu parles pour lui et il se tait pour toi.

Le colporteur grimaça un sourire.

—Allons, adieu, braves gens, reprit le commandant en s'approchant de la porte, merci de votre hospitalité fraternelle, et tenez, voici, pour boire à la santé de la république une et indivisible... ou à la santé du diable, si vous voulez, murmura-t-il entre ses dents.

[LA FIN AU NUMÉRO PROCHAIN.]

POÉSIE.

(Pour le Coin du Feu.)

JOIES NAIVES.

« Oh que j'aime la neige ! Oh que j'aime à la voir
Descendre par flocons sur le sol encor noir !
Ou bien quand elle tombe en poussière si fine,
Que l'on croirait qu'un ange épand de la farine
Pour donner des gâteaux à nous petits enfants.
Et puis, maman, j'en fais des bonhommes tout blancs ;
Et j'élève des forts que mon grand frère assiège :
Oh que j'aime la neige !

Vois-tu, c'est si plaisant ! Et le soir nous glissons
Si loin sur nos traîneaux ! Et nous recommençons
A descendre et monter mille fois les collines,
Jusqu'à ce que la lune aux lueurs argentines,
Nous montre dans le ciel son visage riant :
Alors, mon frère et moi, nous revenons ensemble
Vers toi, vers le foyer, qui toujours nous rassemble :
Vois-tu, c'est si plaisant !

Oh qu'on glisserait bien sur tous ces beaux nuages,
Qui, l'hiver, sont si blancs ! Je les crois des rivages
De neige épaisse et dure, et de brillants glaçons

Que, chez lui, dans le ciel, le bon Dieu nous fait faire,
Pour y laisser jouer les bons petits garçons.
Tu dis que pour marcher le Seigneur nous éclaire,
Et que nous irons là, si nous faisons le bien :
Oh qu'on glissera bien !

Te plait-il comme à moi, dans l'épaisse fourrure,
Enveloppés tous deux, de voler en voiture,
Sur la plaine blanchie et sur les lacs glacés ?
Voir passer devant nous, les clochers élancés,
Voir passer la montagne avec sa cime nue,
La forêt de sapins, qui toujours nous salue ;
Voir s'enfuir la corneille avec un cri d'effroi
Te plait-il comme à moi ?

Moi, j'aime les sapins ! Ils conservent leurs branches,
L'hiver comme l'été. Jamais on ne les voit
Comme ces arbres fous, qui lors des neiges blanches,
Se dépouillent tous nus, et pensent que le froid
Est pour eux un grand bien. La forêt n'est plus belle,
Et c'est bien de leur faute, et la neige nouvelle
Ne les couronne pas comme mes arbres fins,
Comme mes beaux sapins.

Les petits oiseaux blancs viendront-ils cette année,
Sortant de la forêt jouer dans la vallée ?
Ils n'ont point peur de nous, et ne sont point frileux ;
Car si pour eux la neige est une couche molle,
Elle est aussi bien froide. Oh je serais heureux,
Si comme l'an dernier, notre maître d'école,
Voulait laisser encor sautiller sur les bancs
Les petits oiseaux blancs !

Que l'hiver serait beau, n'était-ce que la bise,
Dont le souffle cruel poursuit les oiseaux blancs,
Et fait toujours pleurer les bons vieux mendians
A la voix si tremblante, à la barbe si grise !
Qui pourrait sur chacun jeter quelque manteau,
Bien neuf et bien épais, et dans chaque famille
Allumer au foyer comme un grand feu de grille,
Que l'hiver serait beau !

Pour nous, riches enfants, l'hiver est bien aimable.
C'est le temps de Noël et c'est le temps du bal,
Où l'on va voir Jésus, couché dans une étable,
Où, le soir, au salon, tout n'est qu'or et cristal,
Et parure nouvelle, et frais bouquets de roses.
Mais l'hiver ne fait point du tout les mêmes choses
Pour le fils de la veuve aux haillons tout pendants,
Que pour d'autres enfants.

Je n'aime plus la neige à présent que je songe
Aux pauvres orphelins, qui pleurent de la voir ;

Lorsqu'ils n'ont point de feu, que c'est bientôt le soir,
Et que depuis deux jours, l'ardente faim les ronge.
C'est bien triste pourtant, et c'est très ennuyeux,
D'avoir le chemin noir et gluant sous les yeux ...
Mais il est tant de gens que la misère assiège !

Je n'aime plus la neige. »

Il parla bien long-temps, le petit Canadien,
Son père, près de lui, dans son lit dormait bien,
Et sa mère écoutait son ingénu langage.
Trouvez-moi, dans le monde, une mère assez sage,
Pour s'endormir la nuit quand parle son enfant.
Pour celle-ci, du moins, elle fut éveillée,
Et sous ses hanches rideaux sur son coude appuyée,
Et souriant par fois et d'autres fois pleurant,
Tout le temps qu'une voix suave, jeune et fine
S'éleva doucement de la couche voisine.

Cependant, de l'enfant, le lendemain matin
Je ne saurais vous dire au juste la pensée,
Quand il vit au réveil, partout sur le chemin
La neige éblouissante, et nouvelle et posée,
Comme est sur un gâteau le sucre appétissant
Ni s'il fut tout de suite aussi compaissant,
Ou s'il fit éclater une joie enfantine :
Mais on dit seulement qu'à la maison voisine,
Où l'on n'avait jamais de bois pour se chauffer,
Ni rien pour se couvrir, ni de pain pour manger.
On eut chaud, ce jour-là, et l'on fit bonne table,
Et l'on nomma souvent la dame charitable.

Québec, Décembre 1840.

P. C.

REVUE DES MODES DE PARIS.

1 Décembre 1840.

ENSEMBLE DE TOILETTE. — *Négligé.* — Peignoir en mousseline de laine glacée, sur re et bleu. Manches doubles. Corsage à cœur. Bonnet de mousseline à coulisses, rubans aurore. Pantoufles de velours noir. Collerette de mousseline plissée, bordée de Valenciennes.

Négligé de ville. — Redingote en taffetas chiné, garnie devant d'une ruche en serpent. Manches étroites à jolis bords d'une ruche. Châle de cachemire foncé vert. Chapeau de velours épinglé gris, barbes de dentelle, retenues par des roses. Collerette de valenciennes. Bottines glacées.

Toilette de ville. — Robe de taffetas à carreaux écossais, vert myrthe sur fond glacé vert et groseille. Deux volants, burnous en cachemire noir à franges de cachemire. Bottines glacées. Mouchoir brodé.

PSYCHÉ.

AUX RETARDATAIRES.

Nous sommes fâché d'avoir encore à rappeler à plusieurs de ceux qui se sont inscrits comme Abonnés au COIN DU FEU, qu'ils n'ont pas encore rempli la condition du Paiement d'avance. S'il faut que nous employions un Collecteur et entrons cet article dans nos livres, nous prévenons ceux qui nous y obligeront qu'ils auront à payer DEUX CHELINS ET DEMI de plus par année pour frais de collection et d'entrée et pour le délai.

Ceci ne s'adresse pas à ceux qui ont des balances de compte contre nous.

AVIS AUX AGENTS ET ABONNÉS.

Messieurs les Agents du *Canadien*, à la campagne, qui voudront bien agir comme Agents pour le *Coin du Feu*, et qui recevront le prix d'abonnements, auront le soin de nous faire parvenir ce qu'ils recevront, car le *Coin du Feu* ne sera adressé qu'à ceux dont l'abonnement nous sera parvenu, avec le prix du port pour un semestre.

Les Abonnés et Agents des Campagnes du District de Montréal, pourront, s'ils le trouvent plus commode, faire leurs paiements ou remises entre les mains de M. E. R. FABRE, Libraire, Agent Général pour le District de Montréal.

CONDITIONS.

LE COIN DU FEU est publié une fois par semaine, le Samedi.

Le prix de l'abonnement est de DEUX PIASTRES par année, payable d'avance par semestres non compris les frais de poste, qui sont de quatre chelins par année.

Lorsque quelqu'un s'abonnera dans le cours d'un semestre, et qu'on ne pourra pas lui compléter le semestre, il ne paiera que pour le restant du semestre, le désir des propriétaires étant que tous les abonnements expirent aux mêmes époques, afin que l'avis qu'ils donneront le dernier mois de chaque semestre puisse servir à tous les Abonnés.

A la fin de l'année les Abonnés recevront gratis une Table des Matières.

S'adresser par lettres affranchies aux propriétaires soussignés, Basse-Ville, Rue Lamontagne No. 6.

FRÉCHETTE & CIE.

Imprimé et publié par ETIENNE PARENT, Avocat, No. 3, Rue La Porte, Québec, et JEAN BAPTISTE FRÉCHETTE, Imprimeur, No. 6, Rue Lamontagne, Basse-Ville, Québec, Propriétaires.